

Catherine Ceylac

À LA VIE À LA MORT

Des histoires de deuil pour nous aider
à traverser cette épreuve



AVEC LES TÉMOIGNAGES DE
PIERRE ARDITI, ISABELLE AUTISSIER,
CARLA BRUNI, FRANZ-OLIVIER GIESBERT...

POCHE
LE D U C . S
DÉVELOPPEMENT
PERSONNEL

Ils sont célèbres, artistes, écrivains, créateurs, aimés par un large public. Certains ont été confrontés à la mort de leurs parents, d'autres à celle d'un enfant. Tous ont assisté aux derniers instants d'un proche, à la fin brutale d'un être cher, d'une compagne ou d'un ami. Ils en ont gardé des blessures, des fragilités, ils ont mûri des réflexions sur le sens de leur vie privilégiée mais finalement semblable aux autres.

14 témoignages de personnalités sur la mort, émouvante ode à la vie

Pour la première fois, quatorze personnalités se confient sur la disparition, l'absence, la douleur, l'énigme, le réconfort, leurs croyances. Elles racontent ces moments où tout bascule... pour en ressortir plus fortes.

Les quatorze personnalités qui témoignent dans ce livre :

Jean-Louis Trintignant, Isabelle Autissier, Gaël Faye, Line Renaud, Michel Onfray, Nathalie Rykiel, Franz-Olivier Giesbert, Amélie Nothomb, Pierre Ardit, Michèle Laroque, Erik Orsenna, Carla Bruni, René de Obaldia et Jean-Christophe Rufin.

Catherine Ceylac est journaliste, productrice et autrice. Elle a présenté pendant plus de vingt ans l'émission populaire « Thé ou Café » sur France 2.

POCHE

L E D U C . S
DÉVELOPPEMENT
PERSONNEL

© Photo de couverture :
Philippe Le Roux/France 2

7 euros
PRIX TTC FRANCE

ISBN - 979-10-285-1618-5



9 791028 516185

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez chaque mois :

- des conseils inédits pour vous sentir bien ;
- des interviews et des vidéos exclusives ;
- des avant-premières, des bonus et des jeux !

Rendez-vous sur la page :
bit.ly/newsletterleduc

Découvrez aussi notre catalogue complet en ligne sur
notre site : **www.editionsleduc.com**

Enfin, retrouvez toute notre actualité sur notre blog et sur les
réseaux sociaux.



© Flammarion, 2018,
pour l'édition originale

Maquette : Nord Compo
Design de couverture : Antartik

La présente édition est publiée par :

© 2019 Leduc.s Éditions
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
ISBN : 979-10-285-1618-5

Catherine Ceylac

Avec la collaboration de Sophie Brugeille

**À LA VIE
À LA MORT**

Flammarion

« *Mon unique regret :
ne pas pouvoir assister à mes funérailles* »,
Jean d'Ormesson, *Thé ou Café*,
le 20 septembre 2015.

Quelle escroquerie ! Quelle duperie !

Nous donner l'illusion à la naissance qu'on est invulnérable, que la vie est devant nous et qu'aucun obstacle ne viendra l'interrompre. Avec les années, on y prend goût, on la savoure. On est beau, jeune, plein d'enthousiasme et de certitudes. Les sens palpitent en nous, on découvre les plaisirs de l'amour, la beauté des corps, la sensualité du désir, on devient grand et, dans le monde des adultes, on apprend la bagarre, l'injustice, la duplicité, les défis et on va de l'avant !

Mais la vie est putassière parce qu'elle est envoûtante, crâneuse, virevoltante, elle se pavane, vous fait miroiter que vous êtes unique et pour toujours.

Seulement elle vous trompe car, un jour ou l'autre, elle vous lâche, elle vous trahit, vous avez beau l'implorer, elle se détourne de vous pour injecter son souffle à d'autres.

Par peur de l'inconnu, du mystère, du vide abyssal, la mort, en Occident, est taboue, on en parle en baissant la voix, à demi-mot, de peur qu'elle nous contamine.

Des décès de proches, et notamment ceux de mes parents à trois mois d'intervalle, m'ont interrogée sur le sens de la vie avec une acuité décuplée.

Ainsi j'avais besoin d'entendre des femmes et des hommes pour lesquels j'avais de l'estime exprimer leur ressenti intime face à la mort.

Quatorze personnalités avec lesquelles j'ai tissé des liens de confiance grâce à *Thé ou Café*. Je les ai choisis pour leurs différences d'univers, d'idées, d'âge afin d'offrir aux lecteurs des témoignages bruts, sous forme de conversation sans artifices et sans pathos, et dans lesquels la vie est le fil conducteur.

C'est une ode à la vie que je vous propose.

CATHERINE CEYLAC

JEAN-LOUIS TRINTIGNANT
Comédien

« Je suis mort »

C'est un mas en contrebas, à quelques kilomètres d'Uzès, dans une sorte de plaine cachée où les oliviers et les cyprès s'alignent comme autant d'ombres protectrices. La maison est vaste, allongée comme un corps plié, de plain-pied, dit-on. L'acteur y vit avec Marianne, ses livres, ses vins et ses amis. Il est fascinant, et, par son regard, vous donne le sentiment d'être unique. Toujours enclin à respecter les silences d'une conversation, toujours capable de traits d'esprit pour faire sourire et de sentences laissant à penser qu'il est désormais dans la contemplation de la vie qui va, et forcément s'en va. Parler avec Jean-Louis Trintignant dans sa demeure ouverte sur les modestes reliefs de la campagne garquoise, c'est s'engager à pousser la porte des souvenirs, retrouver des visages et des moments où se mêlent plaisirs, séduction et extrême douleur. À la lecture de ses propos, on entend sa voix, sa manière de prononcer des mots banals, mais soudain si terriblement justes, sur la mort d'une enfant puis d'un autre et cette impossibilité de continuer à respirer comme avant...

*

Je suis mort le 1^{er} août 2003, le jour où Marie est morte¹. Aujourd'hui, à l'intérieur de moi, tout est détruit. C'est mon fils qui me l'a annoncé. Moi, je ne voulais pas le croire. Elle était dans le coma, je disais : « Mais non, elle va s'en sortir, il y a des tas de gens dans le coma qui s'en sortent... » On m'a dit : « Il faut lui parler », j'ai obéi, mais j'ai eu l'impression qu'elle ne m'entendait pas. Depuis ce jour, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai dit, n'a pas grand intérêt.

Il y a deux choses importantes dans la vie : c'est naître et puis mourir. Naître, on ne choisit pas, tandis que mourir on peut choisir. Mais la plupart du temps on ne le fait pas, car c'est délicat, de décider de mourir. Moi, quand j'étais petit je me suicidais souvent. Mais je me suis toujours raté. Peut-être qu'au fond, je n'avais pas envie de mourir. Enfant, adolescent, j'ai fréquemment pensé à la mort. Je me souviens d'avoir perdu un camarade de classe, il avait dix ou douze ans, c'était ma première confrontation avec la mort et ça m'avait beaucoup touché. J'avais envie de mourir parce que je trouvais la vie... enfin ça ne me plaisait pas... Mes parents étaient gentils, mais ça ne me plaisait pas...

Cette sensation m'a quitté à vingt ans, quand j'ai découvert une vie nouvelle. Et puis après, plus tard,

1. Marie Trintignant est morte sous les coups de son compagnon, Bertrand Cantat, à Vilnius où elle tournait un téléfilm réalisé par sa mère, Nadine Trintignant.

il y a des tas de moments que je n'ai pas aimés dans ma vie et que je n'aimerai jamais.

J'ai fait beaucoup de course automobile, et pourtant je ne pensais pas aux risques. Dans ces moments-là, on ne pense qu'à finir la course, même si on n'est pas premier. J'ai eu de gros accidents, à plus de trois cents kilomètres à l'heure, mais je ne pensais pas à la mort. Je ne peux pas dire que j'ai frôlé la mort. Un jour, aux 24 Heures du Mans, j'ai tapé dans la ligne droite, j'ai éclaté un pneu, mais heureusement je n'ai pas tapé le rail de face. J'ai traversé six fois la route, en perdition. La seule chose à laquelle j'ai pensé, c'est couper l'électricité car j'avais peur de brûler vif. Ça m'a sauvé, je crois.

Au cinéma, j'ai aimé incarner des gens mourants, c'est souvent plus intéressant, même si c'est difficile et douloureux. Pour mourir à l'écran, il faut se faire mal à soi-même. C'est un geste très important, définitif, et on n'y arrive pas comme ça, après avoir bu son café et fumé sa cigarette. Même si c'est un jeu... Surtout si c'est un jeu. C'est d'ailleurs ce qui m'a plu dans le métier de comédien : pouvoir mourir, et pouvoir continuer. Alors qu'en général, quand on meurt, c'est définitif.

Récemment, j'ai dit à un journaliste : « Moi, j'ai vécu toute ma vie en ayant peur du cancer, maintenant je n'ai plus peur, je l'ai. » Ce n'est pas du cynisme, c'est vrai, j'ai été obsédé par le cancer toute ma vie, j'ai perdu mon frère de cette maladie à quarante et

un ans, ça m'a beaucoup touché, bien avant la mort de ma fille.

Marie est morte il y a quatorze ans, elle s'est fait battre par l'homme qu'elle aimait jusqu'à mourir. Et, avec le recul, je me dis que c'était une forme de suicide, que si elle avait refusé de mourir de ça, elle serait partie pendant la dispute et revenue deux heures après. Peut-être. Je ne sais pas, je pense que c'est une façon de se laisser aller à mourir, qu'elle est passée par un moment de désespoir où l'on ne croit plus en rien. Elle tournait à l'étranger, à Vilnius, en Lituanie, je devais venir la retrouver ce soir-là et je ne suis pas venu. C'était un grand voyage en voiture, quatre ou cinq jours. Peut-être a-t-elle été désespérée ? Je ne dis pas que c'est à cause de ça, mais c'est peut-être de ma faute : si j'avais été présent ce soir-là, elle ne serait sans doute pas morte. Cette culpabilité me pèse beaucoup, parce que je suis presque sûr d'avoir raison. J'en ai parlé avec un de ses fils, son aîné, et nous nous sommes fâchés. Il n'a pas voulu entendre que nous avions tous une responsabilité.

La mort d'un enfant est insupportable. J'ai perdu deux filles. Avant Marie, j'avais perdu Pauline, à l'âge d'un an. Je tournais un film en Italie, *Le Conformiste* de Bernardo Bertolucci. Et puis il y a eu ce moment, où je suis allé la voir dans son berceau, elle était froide, alors j'ai traversé Rome pour l'emmener à l'hôpital, je me souviens que tout le monde s'écartait pour me laisser passer. C'était incroyable, un type m'a pris en voiture, il m'a dit : « Montez, montez » ; c'était très

beau... Les Italiens sont merveilleux, ils ont un côté voyou, filou, mais ils ont cette générosité-là.

Quand je suis arrivé à l'hôpital, ils ont essayé de réanimer ma fille, mais elle était morte. Après ça, il a bien fallu continuer à tourner.

J'ai un peu honte parce que moi je peux en parler quand on me tend un micro, alors que d'autres ont vécu la même chose sans qu'on leur donne autant d'importance.

J'aime bien ma vie, j'aime lire, j'aime écouter, mais je suis mort. J'aime tous les auteurs, chanteurs, metteurs en scène qui parlent de la mort. Ils m'intéressent plus que les autres. C'est en cela que je préfère Shakespeare à Molière. Brassens, aussi, parle formidablement de la mort. Je ne cherche pas à défier la mort, mais c'est un sujet formidable, une des choses les plus importantes qu'on puisse connaître. Moi, je sais que je vais me suicider. Pas tout de suite, peut-être jamais, mais enfin si, si, si... Un auteur, je ne sais plus lequel, a dit : « Il y a tellement peu de choses à dire, et il y a tellement peu de gens à qui on peut dire ces choses, ça fait beaucoup de silence... »

Je ne sais pas comment on se suicide, puisque je me suis toujours raté. C'est difficile. En tout cas, je ne voudrais pas souffrir avec une maladie, des tuyaux partout, non, je ne voudrais pas ça. Mais je ne voudrais pas non plus être surpris, parce que c'est un moment important, et j'aimerais mourir en bonne santé. Je ne souhaite pas une mort spectaculaire,

mais une mort efficace. Le problème, maintenant que je suis impotent, c'est que je ne pourrais pas, par exemple, monter tout en haut de la tour Eiffel et me jeter dans le vide. Quoique, il y a des ascenseurs...

Je n'ai pas laissé de consignes à mes proches, j'essaie de les convaincre qu'ils auront tort d'en souffrir. Ils prendront peut-être la chose gravement, mais, au fond, mourir n'est pas grave.

Je reste attaché à la vie pour tous les moments merveilleux, mais enfin il y en a de moins en moins, et puis surtout, à mon âge, on perd beaucoup de proches. Ça me touche, tous ces gens qui disparaissent. Ça n'arrive pas quand on a trente ans.

Dans notre société, on cache la mort, on devrait en parler plus simplement. C'est nous qui avons fait de la mort un drame épouvantable, mais ce n'est pas si dramatique que ça, on est fait pour ça, pour vivre et pour mourir.

Quand je mourrai, je ne veux pas d'un enterrement avec beaucoup de gens. Je ne veux que ceux qui ne pourront pas s'empêcher de venir, pas les autres. Je ne veux pas qu'on se force. Plus que les enterrements, je préfère qu'on parle des morts, des gens qu'on a connus, mais pas d'une façon triste et désespérée. Dans *Hamlet*, Shakespeare définit la mort comme « cette contrée de laquelle nul voyageur n'est jamais revenu »... On ne sait pas ce qu'il y a après. Moi je pense qu'après il n'y a rien. C'est comme le sommeil, on ne pense plus à rien. Mais enfin, lire sur le sujet n'apaise pas. Ce que j'aimerais beaucoup, c'est que

quelqu'un qui est passé au-delà m'explique qu'on y est bien. Un poème de Clément Marot dit : « Ce ne sera pas nul car je vais préparer votre place... » Cette idée me plaît beaucoup.

Je communique avec mes morts, à ma manière. J'ai fait un spectacle de poésie en pensant vraiment à Marie et quand je récite, je lui parle. J'aimerais bien qu'elle me dise si c'est bien ou non, après la vie. Mais elle ne me le dira pas... J'ai fait beaucoup de choses en pensant à elle. J'ai connu un poète canadien qui a écrit toute sa vie le même poème, *Marche à l'amour*, et il l'a écrit à la même femme, qui est sûrement morte avant lui, et quand je lis ce poème je pense à ma fille. Elle est souvent dans mes rêves, et dans mes cauchemars. J'ai peur de m'endormir à cause de cela. Je la vois. J'ai connu le plus grand amour de ma vie avec elle. C'était très fort.

Mes parents, je ne me rendais pas compte de leur importance quand ils étaient vivants. J'ai des regrets, je n'étais pas assez gentil avec eux.

Un jour, un psychiatre rencontré pour préparer un rôle m'a demandé ce que je lisais, ce qui m'intéressait. Et j'ai compris que j'avais un goût pour les choses tristes. Si on est né optimiste, soyons-le, si on est né pessimiste, restons-le aussi. Je le suis.

Quand je serai vraiment mort, peu importe ce que deviendra mon corps, puisque la vie l'aura quitté. Mais j'aimerais que l'on dise de moi que j'étais gentil. J'aime ce mot. Mon père est mort à quatre-vingts

ans et c'était un homme honnête, très honnête. Et je pense qu'à notre époque le mensonge est devenu un défaut mineur. On dit je suis gourmand, je suis menteur, comme si c'était sur le même plan, alors que si on ne mentait pas, la vie serait bien meilleure. J'ai souffert du mensonge des autres dans ma vie personnelle et professionnelle. On dit toujours que les comédiens sont des menteurs, mais c'est faux. Les bons comédiens ne sont pas des menteurs. Ça leur coûte, même, de penser certaines choses.

Je suis un raté. J'ai raté beaucoup de choses. J'aurais voulu faire un métier différent, mais les études m'ont fait peur. J'aurais voulu être médecin et m'occuper des autres, mais je n'ai pas eu le courage de sacrifier dix ans de ma vie. Au final, le théâtre m'a pris autant de temps d'apprentissage.

Je n'aurais pas aimé écrire, j'ai essayé mais je n'avais pas le talent. Je suis plus un interprète. Je travaille à partir de ce qui est déjà écrit. J'aime l'idée d'être un passeur.

J'ai écrit un seul poème dans ma vie :

Elle avait un chien, et moi j'aimais son chat, je lui ai donné le choix entre son chien et moi, elle a choisi son chien, et j'ai perdu son chat.

Je ne sais pas comment ça m'est venu, c'est un peu autobiographique, sans l'être, j'ai un peu arrangé la vérité... Non, mais j'ai été très heureux, la vie pourrait s'arrêter, ce ne serait pas si terrible que ça. Le

problème, c'est que je suis un peu comme les enfants qui ont l'impression qu'ils vont louper quelque chose s'ils ne sont pas là. Avec la mort, c'est pareil. J'ai peur de manquer des événements, et qu'on pense : « Tiens c'est dommage il n'a pas connu ça. »

Avec l'âge, les nerfs s'attendrissent, comme disait Baudelaire. Mais je ne pleure pas trop. Je fais la gueule, des fois...

J'aime beaucoup *La Chanson du petit hypertrophique*, de Jules Laforgue :

*C'est d'un'maladie d'cœur
Qu'est mort', m'a dit l'docteur,
Tir-lan-laire !
Ma pauv'mère ; Et que j'irai là-bas,
Fair'dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !*

Et ce poème de Prévert, aussi :

*La vie est belle
Je me tue à vous le dire
Dit la fleur
Et elle meurt.*

ISABELLE AUTISSIER
Navigatrice et Écrivaine

*« À la toute fin,
je voudrais être seule »*

Elle se bat, elle s'est toujours battue. Contre les éléments naturels, le vent, la mer, les tempêtes. Elle a été une des premières navigatrices à rivaliser avec ses homologues masculins. Ses amis, ses semblables, des marins aussi tannés qu'elle par le sel et les soleils de toutes les latitudes, ont parfois été engloutis par ces océans qu'ils entendaient dompter. La mort n'est pas une inconnue pour Isabelle Autissier, pas plus que les folies des hommes qui gaspillent la planète. Engagée, solide, pleine de la tendresse nécessaire à qui veut aimer l'âme humaine sur toutes les côtes, elle a été confrontée à des réalités que nous ne pouvons imaginer. Ses paroles sont empreintes d'une pudeur belle comme le sont les âmes de ces conquérants d'inutiles records de traversées houleuses entre ouest et sud, entre nord et est...

*

La mort, c'est quelque chose de très violent. Phonétiquement, le mot est tout petit mais c'est tout grand. Je me rends compte que c'est un mot tabou, on ne l'emploie pas, on dit : « disparition », « il est

parti », on utilise beaucoup d'euphémismes, on ne dit pas : « Il est mort. »

J'ai pris conscience de la mort assez tôt, car j'ai vécu en tribu avec des personnes âgées, avec mes grand-mères et mes grand-tantes. C'était à Saint-Maur, en banlieue parisienne. Je devais avoir environ dix ans quand la première est morte. Je me souviens d'avoir vu la maladie, d'avoir vu maman les soigner, s'occuper d'elles. Elles ont été « mes premiers enterrements ».

J'ai vu leurs dépouilles car tout se passait à la maison. On ne laissait pas les enfants traîner dans la chambre, mais on y entraît tout de même pour le dernier hommage. Je les ai embrassées. Mais quand on est petite, comme ça, la mort a un côté théorique. Je n'ai pas eu de répulsion particulière, la dépouille est là, après elle n'y sera plus, c'est comme ça que le vivaient mes proches, donc moi aussi. Pour la génération d'avant, la mort faisait beaucoup plus partie de la vie, sans doute à cause de la guerre. C'était une notion plus familière. Il y avait une simplicité, une proximité plus grande.

La mort qui m'a le plus touchée, c'est d'abord celle de Gerry Roufs, le navigateur canadien disparu en mer pendant le Vendée Globe en 1997. À un moment, on est au milieu de l'océan Pacifique, nos deux bateaux sont relativement proches, on se bagarre là-dedans, on s'échange des messages, on s'encourage. Il plaisante. Il me dit : « Les vagues, ça ressemble à des pistes de ski sauf que ce n'est pas de la neige. » Ce sont ses derniers mots pour moi et puis il disparaît.

Il ne répond plus, et comme je suis la moins éloignée de lui, on m'envoie pour aller le secourir, alors je retourne sur le lieu. La compétition, dans ce genre de situation, c'est d'abord de la solidarité. J'y retourne, mais enfin l'océan est immense, je ne trouve pas le bateau, il a peut-être coulé, dérivé, on cherche on ne sait pas quoi, on ne sait pas où. Ça dure plus de deux jours. Et là, je sens l'impuissance. C'est insupportable. Je me dis qu'il est peut-être dans une situation critique, qu'il a peut-être besoin d'aide et moi je me heurte au mur qui s'appelle la mort. Je ne peux rien faire de plus. On retrouvera son bateau deux ans plus tard, il s'était retourné. Si sa mort m'a autant marquée, c'est que, jusque-là, la mer était pour moi un lieu de passion, de bonheur, parfois de bagarre, mais jamais un lieu de mort. Je connaissais les risques de naufrage, mais je n'en avais pas l'expérience. La mer était un territoire de la vie et tout d'un coup elle est aussi devenue celui de la mort. Elle est devenue hostile. La course au large était un jeu puis, là, ça devenait autre chose. Et le fait que le corps ne soit pas retrouvé empêche de matérialiser la mort. On a besoin d'un « objet » autour duquel faire le deuil, exprimer des choses, vivre une émotion collective... La compagne de Gerry s'accrochait à l'espoir qu'il était peut-être vivant quelque part, elle voyait des radiesthésistes qui la confortaient dans cette idée, elle faisait faire des dessins à leur fille pour « quand papa reviendra ». Je ne suis pas sûre que c'était la bonne solution, mais c'est si difficile. Je l'ai vécu plus mal que lorsque j'ai moi-même été en situation de danger.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



À la vie, à la mort
Catherine Ceylac



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S
P R A T I Q U E